

lence qu'elle tenait en guise de bouquet à la main. Dona Inès accéda en hésitant à ce désir; puis, comme sa tutrice, la princesse des Ursins, s'était remise en marche, elle fit à Feliciano un gracieux salut et s'éloigna au petit pas.

Feliciano avait conservé un bien doux souvenir de cette aventure. Il n'eut plus qu'un seul désir, ce fut de revoir la jeune et charmante étrangère, et ce fut dans ce but qu'il vint à Madrid.

Dona Inès, de son côté, avait gardé la mémoire du jeune universitaire qui l'avait si courageusement secourue et si galamment remerciée. Sachant l'humble condition de Feliciano et n'imaginant pas qu'il pût jamais prétendre à sa main, non parce qu'elle y mettrait elle-même obstacle, mais parce que sa tutrice était trop altière pour tolérer jamais ce qu'elle eût appelé une monstrueuse mésalliance, elle ne s'avoua pas d'abord le sentiment qu'elle éprouvait et se persuada que c'était un simple effet de la reconnaissance qu'elle lui devait. Ce fut donc avec plaisir et sans défiance qu'elle remarqua chaque jour sa présence devant les portes du palais. Son amour ne se révéla que lorsqu'on lui fit part du projet qui devait l'unir au marquis de Los Herreros, un des plus grands seigneurs de la cour. Ce projet lui déplut. Non seulement elle aimait Feliciano, mais encore elle détestait le marquis. Dès lors, elle ne songea plus qu'au moyen d'empêcher ce mariage, et elle jura, ne pouvant épouser Feliciano, du moins de n'épouser jamais le marquis.

Ce parti pris, il restait à le mettre à exécution, et là était le difficile. Des engagements avaient été contractés, et de hautes considérations de famille plaidaient en faveur de Los Herreros. Comment résister à de si puissants motifs? Elle avait beau chercher un conseil et un appui autour d'elle: il n'y avait que des indifférents ou des gens intéressés à sa perte, c'est-à-dire, à ce que son union eût lieu.

Ce fut dans ces dispositions que la senora Carmina la trouva en se présentant devant elle. Nous connaissons le résultat de cette entrevue.

Dona Inès occupait au palais une petite tourelle composée de plusieurs pièces dont elle disposait librement et qu'elle avait fait meubler à son goût. De riches étoffes de Hongrie et de Flandre et des meubles de Boule venus exprès pour elle de Paris étaient partout leurs

dessins éclatants et leur élégance. Plusieurs toiles des plus remarquables, celles-ci de Coëlo, l'imitateur de Paul Veronèse; celles-là du Titien espagnol, Coréno, ornaient les panneaux de l'appartement. Un statuaire alors en grand renom, le Pradier de Madrid, Alvarès, avait aussi contribué à l'enrichir. Rien, en un mot, n'avait été négligé pour en faire un délicieux séjour.

Son service près de la reine ne devant plus l'appeler qu'à l'heure du coucher, à minuit environ, lui laissait encore une liberté de deux heures. Dona Inès éloigna sous différents prétextes ses caméristes; elle n'en retint qu'une seule auprès d'elle et attendit ainsi le bachelier.

Il ne tarda pas à paraître. Grâce au déguisement imaginé par l'hôtesse, il était entré sans difficultés. Personne n'avait songé à s'informer de ce qu'il venait faire au palais. Il trouva dona Inès dans une des pièces dont nous venons de parler. Comme elle ne s'était pas aperçue tout d'abord de sa présence, il put pendant un instant l'examiner à son aise. Jamais plus adorable créature ne s'était offerte à ses regards.

Dona Inès avait les yeux noirs, les lèvres de corail et les dents de perle d'une Aragonaise. Petite, mais d'une taille élégante, elle avait dans toute sa personne cette grâce qui charme invinciblement. On la citait comme la plus agréable jeune femme de la cour, et c'était justement. Greuse et Lawrence n'ont jamais rien imaginé de plus ravissant. Quoiqu'elle eût alors dix-huit ans, on ne lui en eût pas donné plus de quinze, tant il y avait encore d'adolescence dans ses paroles et ses moindres gestes. Elisabeth de Parme, pétulante, audacieuse, spirituelle, retrouvant en elle son vivant portrait, l'affectionnait particulièrement.

En ce moment dona Inès était vêtue d'une sorte de peignoir rose et blanc à grandes manches, d'une coquette simplicité. De petites mules brodées en or et en soie, et apportées de Maroc par un juif, chaussaient ses pieds d'une petitesse extrême. Obéissant à la mode du temps, elle avait caché ses beaux cheveux noirs sous une perruque poudrée à la maréchale, ce qui du reste donnait à sa physionomie, déjà si piquante, quelque chose de plus mûr encore. On l'eût prise ainsi pour l'une des plus agréables beautés de la régence. Assise sur une ottomane de cachemire blanc à